

N.C.

L'HOMME ET SON ŒUVRE

ft

ALFRED COLLING

# Gustave Flaubert



31223

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

GUSTAVE FLAUBERT

LH 27

82067

DL

7153

16-12-41 A

DU MÊME AUTEUR :

*POÉSIE :*

ARABESQUES SUR LA MER (Jouve, éditeur).

*ROMANS :*

L'IROQUOIS (Emile-Paul Frères, éditeurs).

LA PETITE ENTENTE — —

LA GUERRE DES DEUX-ROSES — —

LA BOURSE ET LA VIE — —

DESTINÉES (Corréa, éditeur).

DEMAIN, RELACHE... (Plon, éditeur).

*BIOGRAPHIE :*

LA VIE DE ROBERT SCHUMANN (Gallimard, éditeur).

*ESSAI :*

THOMAS HARDY, ROMANCIER DE LA FATALITÉ (Émile-Paul Frères, éditeurs). (Ouvrage couronné par l'Académie Française, prix Guérin 1939).

MUSIQUE ET SPIRITUALITÉ (Collection « Présences », Plon, éditeur).

*A PARAÎTRE :*

LA MONTÉE DES TÉNÈBRES.

ALFRED COLLING

---

GUSTAVE  
FLAUBERT



PARIS

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES  
SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA,  
NUMÉROTÉS DE 1 A 25

*Copyright by F. Brouty, J. Fayard et C<sup>ie</sup>, 1944.  
Tous droits de reproduction, traduction  
et adaptation réservés pour tous pays,  
y compris la Russie.*

# I

## PAYSAGES NORMANDS

De Paris, Rouen est la première et unique étape sur le chemin de Croisset.

En traversant la place de la gare, on cherche instinctivement du regard les « *sapins* » qu'empruntèrent tant de fois les amis de Flaubert : George Sand, les Goncourt, Tourgueneff, Maupassant, Charpentier, pour gagner Croisset. Mais ils ont disparu depuis un quart de siècle. Et une ville neuve — ou qui paraît neuve — aux lignes nettes, aux magasins miroitants, se déploie devant le voyageur qui commence à la parcourir.

Elle n'a pas l'air de vouloir se souvenir, cette ville. On y est venu pour rêver à Flaubert et l'on éprouve la sensation qu'elle se dérobe, qu'elle se refuse. On attend un signe, une invitation. Ne les recevrait-on pas, par hasard ?

Si, on les reçoit. A la Bibliothèque Municipale. Accotée à l'un des angles du monument surgit soudain la petite fontaine ornée du buste de Louis Bouilhet. Et lui, Flaubert, il est là, à quelques pas, dressé de toute sa hauteur, une

main dans la poche, la tête légèrement rejetée en arrière, regardant avec ses yeux de bronze l'animation de la rue Thiers, majestueux, débonnaire, moqueur, silencieux. On dirait que ses longs cheveux vont bouger sur son col.

On dirait aussi qu'il entend interdire le seuil de la Bibliothèque aux curieux indignes d'approcher les manuscrits de *Madame Bovary*, les brouillons de *Bouvard et Pécuchet*. Ceux-ci et ceux-là reposent dans une salle quète, embellie d'immenses vases de Chine.

Entre l'écriture de *Madame Bovary* et l'écriture de *Bouvard et Pécuchet*, une émouvante différence se marque. La main qui traça la seconde était terriblement contractée. Flaubert peinait alors sur sa dernière tâche. Une vie d'artiste se résume dans la comparaison.

Dès lors, Rouen sera tout plein de Flaubert. On le flairera partout. On quitte la Bibliothèque avec son labeur dans la tête, ses passions dans le cœur, attentif aux indices signalant sa présence, rappelant son passage. Ce que l'on ne distinguait pas tout à l'heure se place de soi-même en évidence. L'enseigne d'un hôtel, d'une boutique, quelque portrait dans la vitrine d'un libraire l'évoquent de façon tangible.

Voici la cathédrale, devant laquelle il poussa si souvent le cri du Garçon.

Voici le port où il flâna avec Alfred Le Poittevin.

Voici les boulevards, asile de la Foire Saint-Romain, où sur un théâtre de marionnettes, le père Legrain montrait une naïve Tentation de Saint-Antoine.

Voici l'Hôtel-Dieu où, à Rouen, rayonne le plus puissamment le souvenir de Flaubert.

C'est là que le Docteur Flaubert, interne de Pelletan et de Dupuytren, débuta comme prévôt d'anatomie, qu'il succéda en 1818 au chirurgien en chef Laumonier, qu'il accomplit son œuvre de médecin, d'opérateur, d'anatomiste, et qu'il mourut le 15 janvier 1846. C'est là que, le 12 décembre 1821, naquit Gustave Flaubert, c'est là qu'il vécut son enfance, son adolescence.

Le regard se porte aussitôt sur l'aile gauche de l'hôpital. A demi masqué par des constructions nouvelles s'élève le pavillon qui était affecté au logement du chirurgien en chef. De très hautes fenêtres sont coupées à mi-hauteur par le plancher du premier étage. Un perron de cinq marches donne accès au vestibule. Le Docteur Flaubert avait installé au rez-de-chaussée une salle d'attente et son cabinet de travail. Le salon, le billard, la chambre des parents occupaient le premier étage. Au second se trouvaient les chambres des enfants.

Par un escalier triste, aux marches plates, on m'a conduit à la chambre des Flaubert, où Gustave vint au monde, et qu'on a gardée intacte. J'y suis demeuré seul quelques instants. La pièce est presque nue : quelques portraits de part et d'autre de la cheminée, des fauteuils, une table ronde, le lit poussé dans l'alcôve. Et cependant, quelque chose de l'atmosphère ancienne est resté, une poussière, un parfum qui vous prennent au cœur. Mais mon esprit était à l'étage supérieur, dans la chambre d'enfant de



Flaubert, qu'on ne me montrerait pas et que je ne connaîtrais jamais.

De Rouen à Croisset, le trajet est fort court. On sort de la ville par la barrière du Havre et on suit une route neuve, très large, bordée d'arbres chétifs, qui se rapproche insensiblement de la Seine. Le premier village qu'on rencontre, c'est Croisset.

Flaubert ne le reconnaîtrait plus. Ne serait-ce qu'à cause de la fabrique de papier bâtie sur l'emplacement de la propriété et qui projette par-dessus la route les voûtes métalliques de ses ponts transbordeurs. Et quel horizon de fumées et de grues ! Dans l'air résonnent des chocs, des grincements, des sifflements. Trois ou quatre coques de bateau, éclatantes de minium, luttent contre le noir industriel.

Croisset, où Flaubert vécut de l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à la mort, fut le carrefour idéal de toutes ses routes, le moyeu immobile autour duquel tournaient Rouen, le Trouville des vacances et du grand amour pour Elisa Schlésinger, le Pont-l'Evêque des domaines maternels, sa Normandie, l'univers réel et imaginé.

Il n'en reste plus que le petit pavillon Louis XV, le pavillon du bord de l'eau, dont les pierres ont pris une teinte un peu plus grise et qui abrite un petit musée rassemblant les reliques intimes : la table ronde à quatre pieds et le pupitre que tâchèrent l'encre et les larmes du doute, le fauteuil Louis XIII, la chaise de la nièce Caroline, l'encrier, les plumes d'oie, le Bouddha, la carabine, une pipe, une mèche de cheveux ayant appartenu à Louise Colet. Dans

les vitrines, quelques-uns des livres que Flaubert annotait, des lettres. Sur les murs, les portraits de ses amis, la plupart en charge. Au plafond, une reconstitution du Zaïmph d'après la description qu'en donne *Salammbô*.

Les nuages frôlent la crête de Canteleu. Un coup de vent a rebroussé les feuilles des arbres. L'averse crépite sur le vitrage brouillé. Des gens sont entrés, ignorants de ce que signifient les objets épars dans la salle. Tout semble froid soudain, nu, dispersé. De ce pavillon, du jardin mutilé qui l'entoure, du fleuve souillé d'huile, de nous-mêmes monte une indicible tristesse. Flaubert eut aimé ces instants de solitude et d'amertume, où le souvenir prend la forme d'un remords.

## II

### L'INQUIÈTE ADOLESCENCE DANS UN HOPITAL

Le premier être auquel Gustave Flaubert s'attache passionnément par ses affinités est sa sœur Caroline.

Née en 1824, elle est de trois ans la cadette de Gustave. Alors qu'une différence de neuf ans sépare Gustave d'Achille, l'aîné de la famille.

Tout de suite, une tendresse particulière unit les deux enfants. Ils n'ont de bonheur qu'ensemble et chaque séparation donne lieu à d'interminables comptes-rendus. Lorsque Gustave s'échappe de l'hôpital pour aller écouter les histoires du père Mignot, de l'autre côté de la rue de Lecat, il entretient ensuite Caroline de choses belles, mystérieuses et incompréhensibles.

Elle a l'esprit vif et fin. Lui est plus lent, méditatif, profond. Quand M<sup>me</sup> Flaubert apprend à lire à Gustave, c'est Caroline qui épèle et Gustave qui pleure silencieusement devant les signes obscurs ou qui répond : « A quoi bon apprendre, puisque papa Mignot lit ? »

Et cependant, la supériorité de Gustave s'im-

pose peu à peu à sa sœur. Il suggère à Caroline une certaine façon de regarder les choses et les gens. Il lui révèle l'existence de mondes entièrement imaginés. Il lui enseigne la nécessité du choix. Il est déjà celui qui rêve et qui crée. Elle est celle qui écoute et comprend. Tout cela à travers les tâtonnements, les naïvetés, les jeux de la dixième et septième années.

Avec Ernest Chevalier, son premier ami, Flaubert se trouve par contre sur un pied d'égalité. Les deux garçons ont le même âge ; leurs caractères s'accordent à merveille. Par un apprenti orfèvre de son oncle, Gustave a fait graver un cachet portant leurs deux noms accolés ; inscrite ainsi dans le métal, leur amitié ne durera-t-elle pas autant qu'eux-mêmes ?

Les lettres qu'envoie Gustave à Ernest retentissent de cris, d'appels, de reproches, de menaces : « Reviens, reviens, vie de ma vie, âme de mon âme... si par hasard tu ne venais pas j'irais plutôt à patte à Andelys te chercher... tu fais le monsieur, tu fais l'homme, tu dis : il se passera de moi, j'ai à travailler... »

Il est déjà de ceux qui, recevant une lettre d'un intime, en déchirent l'enveloppe avec des doigts crispés. Une passion le possède : la passion de l'amitié.

Et c'est elle qui le pousse vers la Grand'Rue, proche de l'Hôtel-Dieu de Rouen où s'élève une vaste maison, précédée d'une terrasse sur laquelle bruit une volière.

Là habitent M<sup>me</sup> Le Poittevin, amie de pension de M<sup>me</sup> Flaubert, radieusement belle, M. Le Poittevin, filateur, homme courtois et

discret malgré l'importance de ses affaires, parrain de Gustave, Laure Le Poittevin et surtout Alfred Le Poittevin.

L'atmosphère de cette maison contraste vivement avec celle de l'Hôtel-Dieu ; l'enfant s'y épanouit à l'aise.

Alfred Le Poittevin, né en 1816, est de cinq ans l'aîné de Gustave. Aussi le collège sépare-t-il les amis pendant la journée. Dès les devoirs terminés, Gustave court rejoindre Alfred, soit dans la Grand'Rue, soit sur le port, où le patron Fessard les enchante par ses histoires et sa façon d'avalier les verres de rhum.

Le jeudi et le dimanche, Alfred Le Poittevin vient à l'Hôtel-Dieu.

Il exerce un extraordinaire ascendant sur Gustave Flaubert. Il le précède dans tous les chemins. Gustave éprouve parfois l'impression qu'il donne la main à un génie dont le front touche au ciel. C'est un éblouissement, un émerveillement sans fin.

La grande découverte de cette époque-là, c'est le théâtre du billard. Gustave et Caroline ont poussé le meuble au fond de la salle. On y accède par un escabeau de jardin. Un rideau, des coulisses, des décors complètent cette installation à la fois sommaire et scrupuleuse.

Gustave est directeur, auteur, acteur. Caroline est investie de la surveillance des décors et des costumes, se débrouillant comme elle peut avec les vieux châles de sa mère. Ernest Chevalier se fait machiniste, tapissier, acteur aussi. Dans les occasions solennelles, on aligne des fauteuils, Gustave confectionne des affiches,

on invite M<sup>me</sup> Flaubert, M<sup>me</sup> Chevalier, Alfred et Laure Le Poittevin, les domestiques, des écoliers, et on donne en une seule fois quatre pièces.

Le plaisir que prend Caroline à ces divertissements n'est pas la moindre des joies de Gustave.

Autour de cette petite société vit et souffre l'hôpital, si fortement, si constamment et tristement présent. Alfred et Gustave errent dans les couloirs, dans les salles. Alfred s'imprègne de désolation. Il ne cherche pas du reste des motifs particuliers de s'émouvoir ou de se révolter. Il possède une certaine faculté de recul qui lui est propre et il embrasse la somme des souffrances, des déchéances, des agonies pour y découvrir l'explication des problèmes de la vie et de la mort.

Gustave essaie de lire sur le visage d'Alfred le secret de ses pensées. Et ainsi se forme un cycle de fascinations. Fascination de l'hôpital sur Alfred Le Poittevin ; fascination d'Alfred Le Poittevin sur Gustave Flaubert.

Si les lettres enfantines de Gustave Flaubert à Ernest Chevalier retentissent d'adjurations passionnées, on y relève également des constatations naïves et désabusées. La *Correspondance* de Flaubert s'ouvre par cette phrase : « Tu as raison de dire que le jour de l'an est bête. » Il a neuf ans. Il s'ébaubit devant les bourgeois empressés sur le passage de Louis-Philippe : « Que les hommes sont bêtes, que le peuple est borné ! Courir pour un roi... » Il moque le langage du vulgaire : « Je mets la main à la plume

(comme dit l'épicier) pour répondre ponctuellement à ta lettre (comme dit encore l'épicier)... » Il vilipende les dirigeants du jour : « Les représentants du peuple ne sont autres qu'un tas immonde de vendus. Leur vue c'est l'intérêt, leur penchant la bassesse, leur honneur un orgueil stupide, leur âme un tas de boue... »

Ces observations trahissent le pessimisme de Flaubert.

Mais n'est-il pas abusif de parler du pessimisme lorsqu'on a affaire à un enfant ? Je ne le pense pas.

Dans son livre posthume : *La Science expérimentale*, Claude Bernard dégage une philosophie dont l'essentiel peut se ramener à une recommandation extraordinairement pressante : *ne jamais confondre les causes et les conditions*. Toutes les causes premières nous échappent, seules les conditions de manifestation des phénomènes nous sont accessibles.

Ce que, faute de mieux, nous appelons la vie, est une cause première, mystérieusement enclose dans le germe originel, évoluant pour chaque être suivant un dessein initial préexistant. Comme telle, elle nous reste insaisissable. Nous ne pouvons prétendre analyser que ses développements et certaines de ses finalités apparentes.

Une semblable évidence s'impose à l'écrivain dès qu'il aborde les sujets appartenant au fond même de l'individu. Et le pessimisme est au premier chef de ceux-là. Il fait partie des apports originels, il préexiste à toute manifestation consciente de douleur ou de doute. Professer que

le pessimisme résulte des circonstances ou du milieu constitue une erreur aussi certaine que supposer la matière engendrant l'idée.

Plus on se penche sur le destin des grands pessimistes, mieux cette loi se place en lumière.

Et ce qui est vrai pour un Schopenhauer, un Léopardi, un Thomas Hardy, le demeure pour un Flaubert ou un Maupassant. Avant de le traduire par les démarches de la pensée, Flaubert porta son pessimisme dans la chair et dans le sang. Il fallait d'ailleurs que le grain fût vivace et le plant déjà très robuste pour projeter son ombre sur les toutes premières sensations d'un jeune enfant.

Qu'on le remarque bien, dans ces réflexions enfantines, nulle doléance de Flaubert. Il ne se plaint pas d'être triste ou d'être seul. Il formule seulement un certain nombre d'observations spontanées sans discerner encore que les gens ou les choses lui vaudront de grandes souffrances. Ses yeux s'ouvrent sur l'univers ; il dit simplement ce qu'il voit. Et il voit une sarabande burlesque de funambules multipliant des gestes auxquels ils ne comprennent rien, de sots adonnés à des occupations stériles, de pontifes desservant un culte mort, d'ambitieux déguisant leur pensée et de dupes à la tête vide, d'enfants qui ont l'air de vieillards et de vieillards se comportant comme des enfants. Le tout forme un vaste spectacle comique, trébuchant et tintannabulant. Le jeune Gustave rit et même, ma foi, jure.

Le grelot est attaché. Le pessimisme natif de Flaubert a rencontré un point d'accrochage où



il se fixe solidement : c'est le grotesque triste. Élément numéro 1, qui jamais ne deviendra l'élément numéro 2, tant il est vrai que le premier grand choc reçu dans l'enfance commande toute l'existence. A l'hilarité et aux imprécations, Flaubert mêlera peu à peu la douceur du regret et les mélancolies du crépuscule. Sa tristesse s'abreuvera à d'autres sources. Sa connaissance du cœur humain s'approfondira. Mais, toujours, son pessimisme gardera pour centre de gravité cette vision primordiale d'un monde livré aux bouffonneries de la sottise et de la banalité.

A la note comique allait s'ajouter très rapidement la note funèbre. Gustave Flaubert grandissait dans l'atmosphère si particulière de l'hôpital, d'autant plus lourde qu'elle pèse sur des personnes étrangères à la lutte contre la maladie et qui risquent de n'en éprouver que l'influence négative, dissolvante.

Contre le mur de l'amphithéâtre s'élève une vigne. En s'aidant du treillage, Gustave et sa sœur grimpent à hauteur de la fenêtre et contemplent les cadavres alignés au soleil. Le feuillage caresse leurs joues en feu, les mouches bourdonnent, le D<sup>r</sup> Flaubert, bistouri à la main, crie aux enfants de s'en aller.

Pour le praticien, la dissection était une opération exaltante. La recherche passionnée d'un secret aux multiples facettes enlevait aux cruautés du métier leur horreur sanglante.

Pour Gustave, c'est un exercice pratiqué sur le néant. Ces cadavres écorchés lui donnent seulement l'image de la mort, qui gît au fond de tout.

Le spectacle quotidien de la souffrance et de la mort devait imprégner la sensibilité de Flaubert de miasmes tenaces. Chacun de ses actes éveillerait une résonance lugubre. Il remâchait sans cesse un goût de cendre et de pourriture. Très tôt, il fut hanté par l'idée de décrépitude, par la sensation de corruptions successives qui mordent, rongent, usent. Une vieille paire de bottes le faisait rêver indéfiniment ; le cuir crevé semblait dire : achètes-en d'autres, de vernies, de luisantes, de craquantes, elles en viendront là comme moi, comme toi un jour...

Le Dr Flaubert disséquait des cadavres. De le voir travailler initiait Gustave à une technique qu'il exerçait en la faisant passer du physique au moral. Lui aussi s'accoutumait à disséquer, mais ses pensées, ses sensations, ses aspirations d'adolescent. Et quand il avait bien râclé la peau, écrasé les muscles, incisé les veines et démonté les articulations, il ne maniait plus qu'une dépouille corrompue, destinée à la fosse commune.

L'introspection précoce est périlleuse ; elle n'est pas inutile. L'écrivain, comme le médecin, fait son apprentissage sur des cadavres.

L'hôpital, avec ses arrière-plans, est donc l'élément numéro 2 du pessimisme flaubertien. Le plus pénible peut-être. Il pèse lourd dans le plateau de la balance par tout ce qu'il représente de matérialisme, de tristesse physiologique. Et c'est d'avoir passé par là, sans doute, que Flaubert exercera une étrange attraction sur les idiots, les fous.

Mais on serait fort surpris si tardait à appa-

raître l'élément numéro 3, qu'est un des éléments obligés de tout pessimisme : l'élément de solitude.

Ce sentiment d'incommunicabilité, d'irrémissible isolement, Flaubert l'éprouve pour commencer dans sa famille.

La famille Flaubert était une famille unie, heureuse. Le D<sup>r</sup> Flaubert, libéral, sensible, modeste, aimait passionnément son métier et pratiquait les plus hautes vertus de charité, de dévouement, de désintéressement. M<sup>me</sup> Flaubert, très maternelle, alliait la distinction des manières à une parfaite simplicité ; son esprit était droit, son jugement solide et son affection discrète.

Flaubert les chérissait tous deux. Jusqu'au dernier jour, il entoura sa mère d'un amour vigilant. Il a crié son admiration pour son père en le dépeignant dans *Madame Bovary* sous les traits du D<sup>r</sup> Larivière. L'on sait la tendresse qu'il portait à sa sœur Caroline.

Et pourtant, par instant, il se sentait bizarrement seul, comme abandonné. Il étouffait de rêves intraduisibles. Il tremblait d'élan qui ne pouvaient retomber sur personne. Sa mère, sa confidente Caroline étaient des femmes ; il existerait toujours entre elles et lui une zone que la différence des sexes laisserait vide. Son père vivait sur un plan lointain ; malgré son intelligence, sa bonté, le D<sup>r</sup> Flaubert était foncièrement inapte à comprendre un artiste, à envelopper un génie naissant de cette muette et ardente curiosité qui agit comme un bain électrique. Flaubert le sentait si bien qu'il se cacha long-

temps pour écrire. Non par crainte de réprimande, mais parce qu'il redoutait plus que tout l'indulgente indifférence de son père. Le plaisir de lire à haute voix la page fraîchement écrite, plaisir que Flaubert connut tant de fois avec Le Poittevin, Du Camp, Bouilhet, il voulut l'éprouver avec le D<sup>r</sup> Flaubert ; hélas, dès la première séance, celui-ci s'endormit.

Quant à son frère Achille, c'était pis encore. Achille, qui se vouait également à la médecine, avait pris son père pour exemple, pour modèle. Et certes, il ne pouvait mieux choisir. Mais comme lui manquaient quelques-uns des plus beaux dons du maître, il n'en fournissait qu'une réplique diminuée, une imitation, un reflet. Il fut aussi le D<sup>r</sup> Flaubert, à l'étage au-dessous. Un des traits dominants de son caractère semble avoir été la sécheresse. Ce qui excluait tout contact réel avec Gustave.

Ces brusques perceptions d'une solution de continuité dans la ligne familiale sont d'autant plus pénibles que les conditions du bonheur paraissent mieux réunies. On a tout pour être heureux. Et on n'est pas heureux. Le cœur y met du sien, mais les chemins restent parfois déserts.

Au milieu de ses imprécations, Flaubert convenait d'ailleurs sans peine de sa position privilégiée : « Tu me plains, mon cher Ernest, et pourtant suis-je à plaindre, ai-je aucun sujet de maudire Dieu ? Quand je regarde au contraire autour de moi dans le passé, dans le présent, dans ma famille, mes amis, mes affections, à peu de chose près je devrais le bénir. » Il n'en demeurerait pas moins chagrin. Ce qui était grave. En

réalité, ainsi que Flaubert le dit lui-même, il ne « s'entourait » pas. Il était seul au dehors, seul au dedans.

Le sentiment de la solitude est ressenti beaucoup plus brutalement par l'enfant dans le monde. Lorsque Flaubert entra au collège, il reçut comme un coup de poing en plein visage ce règlement qui prétendait, par le jeu de contraintes communes, l'incorporer à une masse anonyme. Atteint cette fois dans son orgueil, et non plus dans sa tendresse, il se cabra, se mit à l'écart.

En classe, sa principale occupation consistait à mesurer l'écart existant entre ses rêves les plus sublimes et les ridicules du pion qui surveillait l'étude. Quoi, ce misérable osait se placer en travers de la voie triomphale où avançaient les filles de son imagination ! On le censurait, lui qui possédait l'antiquité, l'orient, et le secret d'indicibles voluptés ! Cette seule pensée le maintenait en état de perpétuelle révolte. Et comme il ne dissimulait pas son opinion, on le punissait fréquemment. Certains de ses camarades riaient de sa déconfiture.

Aussi les heures les plus douces étaient-elles les heures de la nuit, lorsque la flamme du quinquet projetait sur les murs du dortoir de vagues, puis hallucinantes fantasmagories. L'élève Flaubert, quand il le pouvait, lisait son cher Hugo. Le plus souvent il rêvait, les bras croisés sur sa poitrine, pressant avec délices sur son sein l'oiseau de songe dont la chaleur l'échauffait lentement.

Au collège royal de Rouen, pourtant, la vie ne

manquait point d'animation. Les élèves s'affrontent en deux clans ennemis : les classiques et les romantiques. Ces derniers, parmi lesquels Flaubert, s'affirment les plus turbulents ; ils sont troubadours, insurrectionnels et orientaux. Les uns portent un poignard dans leur poche, un certain Bar\*\*\* se casse la tête d'un coup de pistolet, Aus\*\*\* se pend avec sa cravate.

Mais Flaubert, finalement, dit et fait en la compagnie de ces exaltés tant de folies qu'il s'enfoncé davantage dans son orgueilleux isolement.

A treize ans, il a fondé, toujours au collège, un journal manuscrit : *Art et Progrès*, dont il demeure l'unique rédacteur. Son intention ne fait pas de doute ; s'il chérit l'art, il déteste ce qu'on appelle le progrès.

Mais l'acte d'écrire, ici, loin de briser le cercle qui l'enferme, ne lui vaut qu'une menace de renvoi.

Ne devrait-il pas se lier d'amitié avec Louis Bouilhet, son condisciple dès 1834 ? Ce garçon, qui affiche aussitôt une superbe passion pour les Lettres et l'extravagance, devrait réaliser l'idéal de Flaubert. Normand, né à Cany, en Seine-Inférieure, il a de qui tenir pour l'amour des muses. Son grand-père maternel, correspondant de Condorcet et de Turgot, a laissé les *Aventures de Messire Anselme*, un *Essai sur la faculté de penser*. Singulier bonhomme, qui ne renonça jamais à la poudre, à la perruque, aux culottes courtes et qui, dans cette tenue bizarrement charmante, cultivait ses tulipes !

Mais Bouilhet, à ce moment-là, ne fait guère

figure que de « camarade » et il ne semble pas que les rapports des deux élèves se doivent prolonger au-delà du lycée.

La solitude de Flaubert, on le voit, est réelle. Lorsqu'il écrira : « Je fus au collège dès l'âge de dix ans et j'y contractai de bonne heure une profonde aversion pour les hommes », cette phrase contiendra une large part de vérité.

Au fond, ce qui réjouit le plus Flaubert au collège, c'est, comme partout ailleurs, la rencontre du burlesque. Ses camarades et lui-même ont créé le Garçon, mythe grotesque, volumineux personnage de guignol, aux gestes saccadés, au rire strident, dont les éclats se manifestent fréquemment en pleine rue et se traduisent en propos truculents pour le scandale des bourgeois.

\*  
\* \* \*

Ainsi donc, chez Flaubert, un pessimisme foncier, qui se coule dès l'adolescence dans trois moules : le moule du grotesque triste, le moule de la mort et le moule de la solitude.

Les écrits de l'extrême jeunesse de Flaubert crient ce pessimisme. Je dirai même qu'ils le hurlent. Et si fort que la signification humaine en disparaît souvent complètement. On perçoit l'intention, car les intentions sont toujours très claires chez lui, on distingue l'un des trois grands thèmes qui le hantent ou parfois l'entrelacement de deux de ces thèmes, mais il est impossible d'être touché par des gens qui labourent leur poitrine avec leurs ongles, déterrent les cadavres

ou se travestissent en pierrot à tête de bœuf pour dire leur sentiment de la vie.

Le premier récit que nous rencontrons dans les œuvres inédites et qui accroche l'attention est *Un parfum à sentir* ou *Les Baladins*, que Flaubert compose en 1836. Il appartient au cycle du grotesque triste. C'est l'histoire d'une danseuse de corde dont les malheurs viennent de sa laideur. Ainsi que pour tous les écrits de cette époque, Flaubert a fait précéder ce conte philosophique d'un commentaire expliquant ses intentions et l'a fait suivre d'une moralité. Il y demande : « A qui la faute ? » « A aucun des personnages du drame », répond-il. Mais aux circonstances, aux préjugés, à la société, à la marâtre nature. Si le mot « fatalité » n'est pas prononcé, c'est tout comme.

Au grotesque triste appartient également la *Leçon d'histoire naturelle, genre Commis*. Et aussi *Quidquid volueris*, histoire d'un monstre né des amours d'un orang-outang et d'une négresse. L'occasion de tracer un parallèle entre les singes et les hommes était trop belle pour que Flaubert la manquât. Il avoue n'aimer guère les singes et il le déplore, car il lui semble, quand il les regarde, se contempler dans un miroir grossissant : mêmes gestes, mêmes sentiments, mêmes appétits brutaux, un peu moins d'orgueil.

Mais le goût de la mort était trop fort chez Flaubert pour qu'il ne lui sacrifiât pas des récits entiers. *Un parfum à sentir* et *Quidquid volueris* sont très suffisamment macabres ; ils n'ont pas cependant la mort pour thème central.



Tandis que *Rage et impuissance*, *La dernière heure*, *Agonies*, *La danse des morts*, *Ioïre et mort* et *Les funérailles du Dr Mathurin* sont de véritables hymnes à la déesse sombre.

*Rage et impuissance* nous montre un médecin qu'on prend pour mort, alors qu'il est sous l'influence d'un hypnotique, et qu'on ensevelit vivant. Le malheureux s'éveille dans la tombe ; il supplie la Providence de lui épargner la mort atroce qui le guette. Mais la Providence se joue du supplicié : des pas résonnent sur la terre froide, s'approchent, puis s'éloignent. Alors M. Ohmlin, ricanant de pitié, maudit Dieu et il expire en dévorant son avant-bras.

Moralité (cynique) de Flaubert : « J'engage tous les marmots à jeter la galette à la tête du pâtissier lorsqu'elle n'est point sucrée, les suceurs du piot leur vin quand il est mauvais, les mourants leurs âmes quand ils crèvent, et les hommes leur existence à la face de Dieu lorsqu'elle est amère. »

Je ne mentionnerai pas *La dernière heure*, conte philosophique tout juste amorcé, s'il ne contenait deux ou trois pages quasi prophétiques sur la mort encore lointaine de la sœur de Flaubert.

*Agonies* prend une tournure plus intime ; ces pensées sceptiques sont dédiées à Alfred Le Poittevin par « un pauvre enfant de seize ans qui l'aimait par-dessus toute chose ». Et ce n'est plus de la mort dont il s'agit, mais de nos morts successives, de nos chutes intérieures, de l'écroulement incessant de nos illusions, de tout ce qui, en nous, finit pour ne plus recommencer. Chaque

agonie est une négation, chaque soubresaut un blasphème. Flaubert attribuait naïvement et orgueilleusement à cette œuvre inachevée un pouvoir maléfique qu'elle ne possède à aucun degré : « Si par hasard quelque main malheureuse venait à découvrir ces lignes, qu'elle se garde d'y toucher ! car elles brûlent et dessèchent la main qui les touche, usent les yeux qui les lisent, assassinent l'âme qui les comprend. » On n'est pas, Dieu merci, criminel à si bon compte.

Avec la *Danse des morts*, nous revenons à la notion classique et romantique de la Mort. Flaubert la place entre Jésus et Satan ; elle projette son ombre sur le ciel et sa funèbre clarté sur l'enfer ; elle figure le pivot autour duquel gravitent le bien et le mal.

Lorsque Jésus et Satan ont cessé de dialoguer, c'est elle, la Mort, qui fait entendre son chant. C'est elle qui a le dernier mot.

*Ivre et Mort* s'ouvre sur un éloge de l'ivrognerie. Puisque le monde est envahi par la corruption, honneur à cette passion des sages et des Dieux ; aucune n'est plus douce, plus noble, plus vertueuse et philosophique. L'Olympe s'enivre chaque dimanche. Le spectacle d'une cave bien garnie vaut toutes les jouissances psychologiques. En vieillissant, la femme se dégrade et s'épuise, le vin s'enrichit. Et Flaubert place sur le même rang l'homme soûl et la vérité : « La foule des enfants crie après l'homme soûl, la foule des hommes s'acharne après la vérité, qu'ils mettent en pièces »,

En bref, deux glorieux buveurs, ornements du

cabaret du Grand Vainqueur, avaient résolu de s'affronter en un duel à mort. Lequel de Hugues ou de Rymbault boirait le plus ? La bataille commença au crépuscule et se poursuivit toute la nuit. A l'aube, Rymbault agonisait, Hugues dormait. On enterra Rymbault, décemment. Mais Hugues s'était réveillé ; il harcela le convoi, à demi-nu, railleur, cynique, voulant briser le cercueil, criant : dors-tu, dors-tu ?

L'histoire est aussi gratuite que rebutante. Elle se répète, sous une forme presque semblable, avec les *Funérailles du Docteur Mathurin*.

Ces deux contes : *Ivre et Mort* et les *Funérailles du Docteur Mathurin*, écrits en de mauvais jours, on se demande si on ne devrait pas les taire. Mais non ; ils traduisent bien un des aspects du jeune pessimisme de Flaubert en nous montrant des êtres qui pratiquent quelque vice avec une violence telle qu'ils se livrent à la mort, cette éternelle insatiable.

Avec la *Peste à Florence*, nous semblons demeurer sous le signe de la mort, car le récit est tout encombré d'agonisants et de cadavres. En réalité, nous entrons dans le thème de la solitude. Comme épigraphe à son récit, Flaubert a choisi cette phrase du *Don Juan de Marana* d'Alexandre Dumas : « c'est que je te hais d'une haine de frère ». Garcia de Médicis, jaloux des réussites de son frère François, l'assassine au cours d'une chasse pendant que Florence est en proie à la peste. Ames rongées et corps nauséabonds. Il y a là un écho non pas lointain, mais terriblement amplifié des dépités de Flaubert

devant les succès d'un frère trop souvent cité en exemple et dont le conformisme concourait à l'isolement de Gustave parmi les siens.

C'est la solitude également qui s'empare de Mazza Villers dans *Passion et Vertu*. La pauvre femme a un amant qu'elle aime jusqu'au crime. Pour lui appartenir plus complètement, elle empoisonne son mari, ses enfants. Et quand le forfait est consommé, Ernest l'abandonne. Elle reste seule en face de son désespoir, de son ignominie ; obligatoirement, elle se suicide.

### III

## LA MER ET L'AMOUR

Dans la famille Flaubert le rite des vacances revêtait une belle simplicité. Tous les ans, on allait à Trouville. Tous les deux ans, on ajoutait un voyage à Nogent-sur-Seine, où le D<sup>r</sup> Flaubert respirait l'air natal et se retrempeait dans sa famille.

Les séjours au Trouville de 1830 ne ressemblaient en rien à ce que pourrait suggérer le nom de la plage devenue célèbre. La Touques, que ne franchissait alors aucun pont, séparait ce village de pêcheurs d'un autre village plus humble encore, composé seulement d'une grande ferme, de quelques masures et d'une chapelle dédiée à Saint-Laurent : Deauville.

Sur le quai, une seule auberge, à l'enseigne de l'Agneau d'or, tenue par la mère David. La vie y était frugale et douce. Les heures s'écoulaient sur un rythme que l'éternel balancement du flot rendait égal. Le matin, on se baignait. On se promenait l'après-midi sur la falaise, au-delà des Roches Noires, vers Hennequeville, ou bien, à marée basse, on cherchait des coquillages, des

oursins. On se divertissait ensuite à peu de frais en regardant les barques rentrer au port, on s'enchantait du naufrage du soleil dans la mer.

Quand août sévissait, on demeurait dans les chambres, persiennes closes, engourdis par la musique de l'été.

Les normands n'étaient pas seuls à apprécier le charme trouvillais. Des peintres, des écrivains avaient découvert ce havre salin de paix. Gustave Flaubert croisa sans doute sur le quai Alexandre Dumas, fraîchement célèbre, Sainte-Beuve, Alfred de Musset. Bien que hanté déjà par le démon littéraire, il ne semble pas qu'il leur ait prêté quelque attention. Ses préférences allaient à des personnages plus hauts en couleurs, plus aisément accessibles. Le père et la mère David pour commencer. L'étonnant maire Florentin Couyère (Flaubert orthographiait : Couillère), le rugueux et dévoué curé Bourgeois, à la table duquel on ripaillait ferme, le capitaine au long cours Pierre Barbet, sa fille, La Barbette, bossue, criarde, harcelée par la marmaille...

Mille correspondances intimes, dès l'enfance, attachaient donc Flaubert à Trouville. Et sa vie toute entière allait se trouver influencée par les événements dont la plage, l'auberge, le quai, la rivière, la mer furent le lieu en 1835 et 1836.

Gustave approchait de la quatorzième année. Vêtu d'une chemise de flanelle rouge, d'un pantalon de gros drap bleu, d'une écharpe nouée autour des reins, nu-tête, il régnait sur la plage.

Et cet été-là, le capitaine de vaisseau Collier, attaché naval de Sa Majesté britannique en France, séjournait à Trouville en compagnie

de sa femme, de ses deux filles et de son fils.

Famille extraordinaire que la famille Collier ; quelque caprice de la nature l'avait dotée magnifiquement ; tous étaient beaux, intelligents, aimables. Leur origine étrangère leur conférait un charme très particulier.

Flaubert rencontra Gertrude et Henriette Collier sur la plage. Elles l'intriguèrent, le séduisirent. L'entrée en relations fut facilitée par la présence de Caroline Flaubert.

Mais, entre Gertrude et Henriette, laquelle choisir ? Gertrude avait un rond, frais et embaumant visage ; Henriette, sa cadette, possédait des yeux plus grands, plus profonds.

L'issue du débat ne pouvait faire de doute. Gertrude avait l'âge de Flaubert ; elle montrait sur lui la supériorité de l'adolescente sur l'adolescent aux alentours de la puberté. Gustave élit Gertrude.

Les enfants mêlaient leurs jeux. Ensemble, ils coururent, se taquinèrent, s'affrontèrent. Et les premiers baisers furent échangés dans l'emportement de la course ou du combat. Ils avaient pour témoins Henriette, Caroline, Herbert... D'autres étreintes suivirent, plus secrètes, plus savoureuses. Flaubert goûta dans la solitude des herbes et des fleurs la douceur un peu âcre d'une nuque mouillée de sueur ; il appuya ses lèvres sur une gorge qui palpait entre les plis étroits du châle.

Gertrude, je l'ai dit, avançait Gustave. Ce qui n'était chez le garçon, malgré sa maturité d'esprit, qu'émoi passager prenait déjà chez la fille tournure d'amour. Un jour, elle entra dans

la chambre de son ami et s'allongea sur le canapé dans une pose très équivoque. Qu'attendait-elle exactement ? On ne le sait. Il est si difficile de lire dans la conscience claire d'une jeune fille. Peut-être une étreinte toute simple, toute chaste ? Peut-être davantage ?

Par pudeur, instinct de défense ou incompréhension, Flaubert resta impassible. Gertrude se retira, les yeux pleins de larmes.

Une interrogation vient à l'esprit : si Gertrude était sincèrement éprise de Gustave, n'eût-elle pas réussi, à la longue, à s'en faire aimer ? Sans doute, grande étant la puissance d'un cœur de femme. Mais il aurait fallu que Flaubert ne rencontrât pas l'amour par ailleurs. Ce qui arriva précisément l'été suivant, toujours sur ces rivages étrangement désignés par le destin. La voix de Madame Schlésinger s'éleva dans la salle à manger de l'Agneau d'or. Et les pauvres attirances enfantines s'évanouirent dans le flamboiement de l'illumination suprême.

\*  
\* \*

Madame Schlésinger...

Flaubert, très fier de sa quinzième année et du flirt engagé l'été précédent avec Gertrude Collier, n'avait même pas remarqué à l'hôtel cette femme de vingt-six ans, discrète et douce, dont il ignorait d'ailleurs le nom.

Trouville, en 1836, était un endroit fruste. La plage ne possédait pas de cabines de bains. On se déshabillait sur le rivage ou dans les maisons et on laissait son manteau sur le sable.



Or, un matin que Flaubert flânait solitairement sur la grève, il aperçut une pelisse rouge à raies noires que menaçait le flot montant. Il s'en empara et la porta un peu plus loin. La légèreté moelleuse de l'étoffe charma ses doigts. Puis il n'y pensa plus.

Au repas de midi, Flaubert fut interpellé dans la salle à manger de l'Agneau d'or.

— Monsieur, je vous remercie bien de votre galanterie.

Il se retourna vers la table voisine, où déjeunaient M<sup>me</sup> Schlésinger et son mari.

— Quoi donc ? demanda-t-il, préoccupé ?

— D'avoir ramassé mon manteau ; n'est-ce pas vous ?

— Oui, Madame, répliqua-t-il avec embarras.

La jeune femme le regardait. Lui aussi la dévisagea.

Et alors, *il la vit*. Quel œil et quelle beauté ! Le portrait qu'en tracera Flaubert dans les *Mémoires d'un fou* insiste sur l'impression d'ardente magnificence que dégageait l'inconnue.

« Elle était grande, brune avec de magnifiques cheveux noirs qui lui tombaient en tresses sur les épaules ; son nez était grec, ses yeux brûlants, ses sourcils hauts et admirablement arqués, sa peau était ardente et comme veloutée avec de l'or ; elle était mince et fine, on voyait des veines d'azur serpenter sur cette gorge brune et pourprée. Joignez à cela un duvet fin qui brunissait sa lèvre supérieure et donnait à sa figure une expression mâle et énergique à faire pâlir les beautés blondes. Elle parlait lente-

ment, c'était une voix modulée, musicale et douce...

Flaubert en demeura stupide, ébloui tout l'été. Singulier état de surprise et d'admiration, de désir et de passivité, de volupté et de respect, de bonheur et de désespoir, d'audace irréfléchie et de timidité, d'espoir et d'anxiété, mélange de sensations violentes et confusément douces. Rares sont les très jeunes gens qui ne l'ont pas connu. Aime-t-on ? On serait fort incapable de se le demander, uniquement occupé à vibrer avec la sublime application de la quinzième année.

Emporté dans le courant des délices, des tristesses, des étonnements que suscitait la présence constamment renouvelée de la jeune femme, Flaubert vécut alors comme un enfant envoûté.

Chaque matin, il allait contempler l'idole au bain. De loin, sous la vague à demi transparente, il devinait ses membres, le contour de ses flancs, le lent battement de sa poitrine opulente. Quand elle sortait de la mer, elle le bouleversait par un frôlement d'eau, de chair et de sable.

Il ne la suivait pas. Allongé sur la grève, il contemplait les traces de ses pas. Les larmes lui montaient aux paupières lorsque le flot les effaçait une à une. Il aurait voulu baiser longuement ces empreintes indécises, faites par un pied blanc aux ongles roses.

En elle, tout l'émouvait, lui paraissait participer d'une grâce surnaturelle : un pli de son vêtement, un sourire, un mouvement de main, un mot insignifiant. Il en rêvait tout le jour.

Le soir, il s'échappait pour regarder briller sa lumière à travers les vitres nocturnes. Dos tourné à la solitude de la mer, il avait devant lui la solitude de son désir et de son imagination. Que faisait la dame de ses pensées ? Il inventait son sommeil. Il se représentait, soudain, les étreintes du mari. Il pâlisait de colère, il pleurait. Quand il restait dans sa chambre, il l'écou-  
tait marcher et chantonner au-dessus de lui.

La jeune femme avait une petite fille, bébé qu'elle allaitait encore. Elle découvrit son sein devant Gustave ; il manqua défaillir d'extase et de convoitise.

Ce pauvre cœur gonflé à bloc avait besoin d'un confident. Mais à qui se raconter ? Les parents étaient hors de cause. Caroline semblait trop jeune. Gertrude Collier aurait jeté les hauts cris. Flaubert choisit le chien des Schlésinger, un terre-neuve nommé Néro. Il l'attirait par des caresses, lui faisait un collier de ses bras, lui murmurait mille tendres folies, des prières, des ordres...

Gustave n'eut jamais osé de lui-même adresser la parole à la jeune femme. Mais le mari, éditeur de musique et businessman extraordinaire, était liant. On fit plus intimement connaissance un après-midi que la chaleur interdisait toute promenade. Schlésinger, sa femme, Flaubert, quelques peintres étaient restés dans la salle de l'auberge, fumant et buvant du grog froid. On causa littérature. Les ponts étaient jetés.

Dès lors, la vie changea de visage. Toujours jaloux de son secret d'amour, ravagé, ébloui, Flaubert fut cependant moins seul. Le couple

l'avait adopté. Par manière de plaisanterie, Schlésinger lui donnait du « *mon fils* » et Flaubert répliquait en interpellant « *son vénérable père Maurice* », « *sa mère Maurice* ». Côté mari, de longues promenades à cheval sur la grève en fumant le cigare, des fêtes qu'on organisait à l'hôtel. Côté femme, des causeries de plus en plus familières, des souvenirs de plus en plus intimes. Un soir, on descendit la Touques en barque vers la mer. Le ciel calme s'illuminait de lueurs errantes et le fleuve frémissait à peine. Le violoniste Panofka joua dans le grand silence marin la romance du Saule. M<sup>me</sup> Schlésinger se taisait, Gustave tremblait. Un autre soir encore, la barque emmena les trois amis sur la mer. La marée montait, les vagues molles soulevaient nonchalamment la chaloupe, les rames battaient en cadence. M<sup>me</sup> Schlésinger était assise à côté de Flaubert. Leurs épaules se touchaient ; sa robe frôlait la main de Gustave. Et cette fois, elle parla. D'une voix douce et vibrante. Que dit-elle ? Flaubert ne chercha pas à s'en rappeler, ravi par cette céleste berceuse.

Il y eut aussi des heures fiévreuses, sombres. C'était un crépuscule de nuages et de vent que ce crépuscule de septembre où avait été décidée une promenade générale sur la Touques. Mais la marée s'enflait avec violence, entrechoquant les barques et rompant leurs amarres. La foule bruissait sur le quai. Maurice Schlésinger, qui revenait à pied de Honfleur, portant un melon gigantesque sur son épaule, cherchait sa femme dans la cohue et criait : « *Za !... za !...* »

Vision d'automne, aux couleurs amères, qui

reste dans l'esprit comme un rêve de nuit malade.

L'été s'achevait. Si Flaubert avait rencontré sa grande passion, Schlésinger avait mis à profit le séjour à Trouville. Il avait flairé l'intérêt spéculatif que présentait ce coin charmant, aimé des artistes et où le public mondain se précipitait à la première invite. Il achètera du terrain, fera construire l'hôtel Bellevue.

On se sépara un dimanche, sans avoir pu se dire adieu. Les Schlésinger partirent le matin, les Flaubert le soir. Gustave emportait dans son cœur un chaos, un bourdonnement immense, une folie...

En octobre, il retourna au collège.

\* \* \*

Deux ans plus tard, Flaubert revint à Trouville. Les Schlésinger n'y étaient pas. Le mari était passé, avec une autre femme, et reparti quelques jours avant son arrivée.

Etrange et poignante impression que se retrouver aux lieux où naquit une passion, mais d'où l'objet de cette passion est absent !

Comme il était naturel, Flaubert commença à chercher le fantôme d'Elisa partout où elle avait passé. A la table d'auberge, sur laquelle sa main si souvent s'appuyait. Sur la plage, sur le quai, sur les rochers. Dans les ruelles bordées de maisons en étage. Dans les pâturages couverts de bœufs.

L'illusion de la présence retrouvée était parfois si forte qu'elle confinait à l'hallucination.

Quand le soir tombe sur un herbage désert, que les hautes pousses frôlent vos jambes nues, que le soleil envoie jusqu'aux nuées une suprême gerbe d'étincelles, on peut fort bien voir s'avancer la bien-aimée et tendre à la sienne une main toute moite d'émotion.

Ce premier pèlerinage, que d'autres suivront dans le cours de l'existence, prouva à Flaubert que la vivacité de son attachement n'avait pas fléchi. Mieux encore, il lui révéla que, deux ans auparavant, il avait été trop ébloui pour aimer réellement Elisa Schlésinger.

C'était à présent qu'il l'aimait, qu'il la désirait. Lorsqu'il était couché dans l'herbe et qu'il la recréait, il mesurait à quelles profondeurs était descendue en lui cette femme peut-être partie sans retour. Maintenant, il découvrait les raisons de son admiration, de son adoration. Et il l'en admirait, l'en adorait davantage. C'était à la fois un déchirement et un espoir insensé. Il avait atteint au don, à l'épanchement authentique.

Tout Flaubert tient déjà dans ce mouvement.

En cette année 1838, Flaubert avait commencé les *Mémoires d'un fou*. Il les avait conçus d'abord comme un roman intime dans lequel il aurait mis tout ce qui s'agitait dans sa tête : idées, souvenirs, impressions, rêves, caprices... Et puis un brusque temps d'arrêt. Flaubert nous informe qu'il dura trois semaines ; il correspond au pèlerinage de Trouville.

Au retour, Flaubert n'y tient plus. Il faut qu'il parle de son cher amour. Il a encore dans les poumons l'air que respira jadis Elisa, il a revu

sa maison, son soleil. Il est mûr pour la confession. Il s'y abandonne gravement :

*« Ici sont mes souvenirs les plus tendres et les plus pénibles à la fois, et je les aborde avec une émotion toute religieuse. Ils sont vivants à ma mémoire et presque chauds encore pour mon âme, tant cette passion-l'a fait saigner. C'est une large cicatrice au cœur qui durera toujours, mais, au moment de retracer cette page de ma vie, mon cœur bat comme si j'allais remuer des ruines chéries.*

*« Elles sont déjà vieilles, ces ruines... »*

Le ton est donné. Mais un mot revient par deux fois, à la sonorité fausse, contredit par les phrases qui le précèdent ; le mot « ruines ». Non, ce ne sont pas des ruines que remue Flaubert, c'est une réalité brûlante, qui engendrera d'autres réalités, immortelles celles-là en se perpétuant.

Il raconte donc son premier été d'amour, ses transes et ses extases d'enfant émerveillé, son tout récent séjour à Trouville, la persistance des visions les plus éclatantes.

Visions, cependant, qu'il a tenté de fuir, souvenirs qu'il a essayé d'oublier. Blessé dans son orgueil de s'être senti et montré si enfant devant la bien-aimée, il a demandé à une autre femme de lui enseigner les gestes, la pratique de l'amour. Ça été un écœurement infini, que ne relevait même pas un certain piquant de vice.

*« Cette femme-là, je la pris en haine ; elle venait à moi, je la laissais ; elle faisait des frais de sourire qui me dégoûtaient comme une grimace hideuse.*

# LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

Louis BERTRAND,  
de l'Académie Française

Louis XIV (141<sup>e</sup> édition).  
Histoire d'Espagne (62<sup>e</sup> éd.).

Jacques BAINVILLE,  
de l'Académie Française

Histoire de France (394<sup>e</sup> éd.).  
Napoléon (256<sup>e</sup> édition).  
Histoire de deux peuples  
(158<sup>e</sup> édition).  
Histoire de trois générations  
(92<sup>e</sup> édition).  
La Troisième République  
(128<sup>e</sup> édition).

Frantz FUNCK-BRENTANO,  
de l'Institut

L'Ancien Régime (74<sup>e</sup> édit.).  
La Renaissance (50<sup>e</sup> édition).

Pierre GAXOTTE

La Révolution Française  
(130<sup>e</sup> édition).  
Le Siècle de Louis XV (102<sup>e</sup>  
édition).  
Frédéric II (83<sup>e</sup> édition).

Pierre de VAISSIÈRE

Henri IV (54<sup>e</sup> édition).

N. BRIAN-CHANINOV

Histoire de Russie (42<sup>e</sup> édit.).

Firmin ROZ, de l'Institut

Histoire des États-Unis (36<sup>e</sup>  
édition).

M<sup>e</sup> de ROUX

La Restauration (36<sup>e</sup> édition).

Auguste BAILLY

Jules César (36<sup>e</sup> édition).  
Richelieu (58<sup>e</sup> édition).  
Mazarin (50<sup>e</sup> édition).  
Louis XI (84<sup>e</sup> édition).  
Byzance (46<sup>e</sup> édition).

Octave AUBRY

Le Roi de Rome (201<sup>e</sup> édit.).  
Le Second Empire (54<sup>e</sup> éd.).

Pierre DAYE

Léopold II (27<sup>e</sup> édition).

Robert COHEN

Athènes (38<sup>e</sup> édition).

Jules BERTAUT

1848 et la Seconde Républi-  
que (30<sup>e</sup> édition).

J. LUCAS-DUBRETON

Louis-Philippe (32<sup>e</sup> édition).  
Le Maréchal Ney (26<sup>e</sup> édit.).

Jean HÉRITIER

Catherine de Médicis (34<sup>e</sup> éd.).

Léon HOMO

Nouvelle Histoire Romaine  
(12<sup>e</sup> édition).

Jacques CHASTENET

William Pitt (12<sup>e</sup> édition).

Jean JACOBY

Le Tsar Nicolas II et la Ré-  
volution (14<sup>e</sup> édition).

## L'HOMME ET SON ŒUVRE

Auguste BAILLY

La Fontaine (22<sup>e</sup> édition).

Alfred FABRE-LUCE

Benjamin Constant (14<sup>e</sup> éd.).

Robert BRASILLACH

Corneille (22<sup>e</sup> édition).

Bertrand de LA SALLE

Alfred de Vigny (16<sup>e</sup> édition).

Henri TROYAT

Dostoïevsky (16<sup>e</sup> édition)

Louis BERTRAND

Lamartine (16<sup>e</sup> édition).

Alfred COLLING

Gustave Flaubert (10<sup>e</sup> édition).

DESACIDIFIÉ  
À SABLÉ - 2012



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

